

Caroline Lamarche

Le Jour du chien

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

■ ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ÉRATURE



Caroline Lamarche

Le Jour du chien

(roman, n° 281, 2012)

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E

réalisé par Stanislas Pays



■ ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ERATURE



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par Laura Delaye, détachée pédagogique pour la collection Espace Nord à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle vérifie aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be), par Caroline Lamarche et ses proches ou par des éditeurs ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**.

Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



© 2022 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © Sapsiwai – Fotolia.com
Mise en page : Emelyne Bechet

Table des matières

1. L'autrice	7
2. Le contexte de rédaction	9
3. Le contexte de publication	11
4. Le résumé du livre	15
5. L'analyse	16
5.1. Le jour du déclic	16
5.2. Identités en crise et quête de réconciliation	19
6. Les séquences de cours	22
6.1. Imaginer la quatrième de couverture à partir du paratexte	22
6.2. Recherche sur les chiens dans la littérature	23
6.3. Ateliers d'écriture	24
6.3.1. Écrire une lettre fictive à l'autrice	24
6.3.2. Écrire un monologue intérieur dans l'esprit du <i>Jour du Chien</i>	24
6.3.3. Comparer <i>Le Jour du Chien</i> avec le film choral <i>Chacun cherche son chat</i> de Cédric Klapisch	24
7. Bibliographie	25
7.1. Œuvres de Caroline Lamarche	25
7.2. Publications sur <i>Le Jour du Chien</i> et Caroline Lamarche	25
7.3. Entretiens avec Caroline Lamarche	25
7.4. Vidéos et émissions de radio	26
7.5. Sitographie	26
7.6. Pour aller plus loin	26

1. L'autrice



Portrait de Caroline Lamarche en 2019 © Colin Delfosse

Née à Liège en 1955, Caroline Lamarche a grandi dans le nord de l'Espagne et en région parisienne où son père fut appelé à travailler comme ingénieur des mines. Après un baccalauréat et des études de secrétariat à Paris, elle retourne à Liège où elle entame des études de philologie romane. Sa licence en poche, elle enseigne le français d'abord dans sa ville natale, puis au Nigéria pour une durée d'un an. De retour en Belgique, elle travaille comme secrétaire bilingue (anglais, espagnol) et devient mère de deux filles en 1981 et 1983. Elle vit actuellement près de Bruxelles, à Overijse, ville longée par la frontière linguistique. Depuis 2014, elle siège à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et anime régulièrement des ateliers de lecture à Passa Porta. Depuis plusieurs années, elle s'associe également, dans la continuité de ses écrits et collaborations dans le domaine artistique, à différentes expositions telles que « Lisières » au musée bruxellois Art & Marges consacrée à l'art brut (2019) en tant que commissaire, et plus récemment « Anto-Carte. De terre et de ciel » (2022) au Musée des Beaux-Arts de Mons (« BAM ») pour laquelle elle a écrit et présenté une nouvelle inspirée par l'univers du peintre. En 2020, elle est récompensée pour l'ensemble de son œuvre par le Prix quinquennal de littérature de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



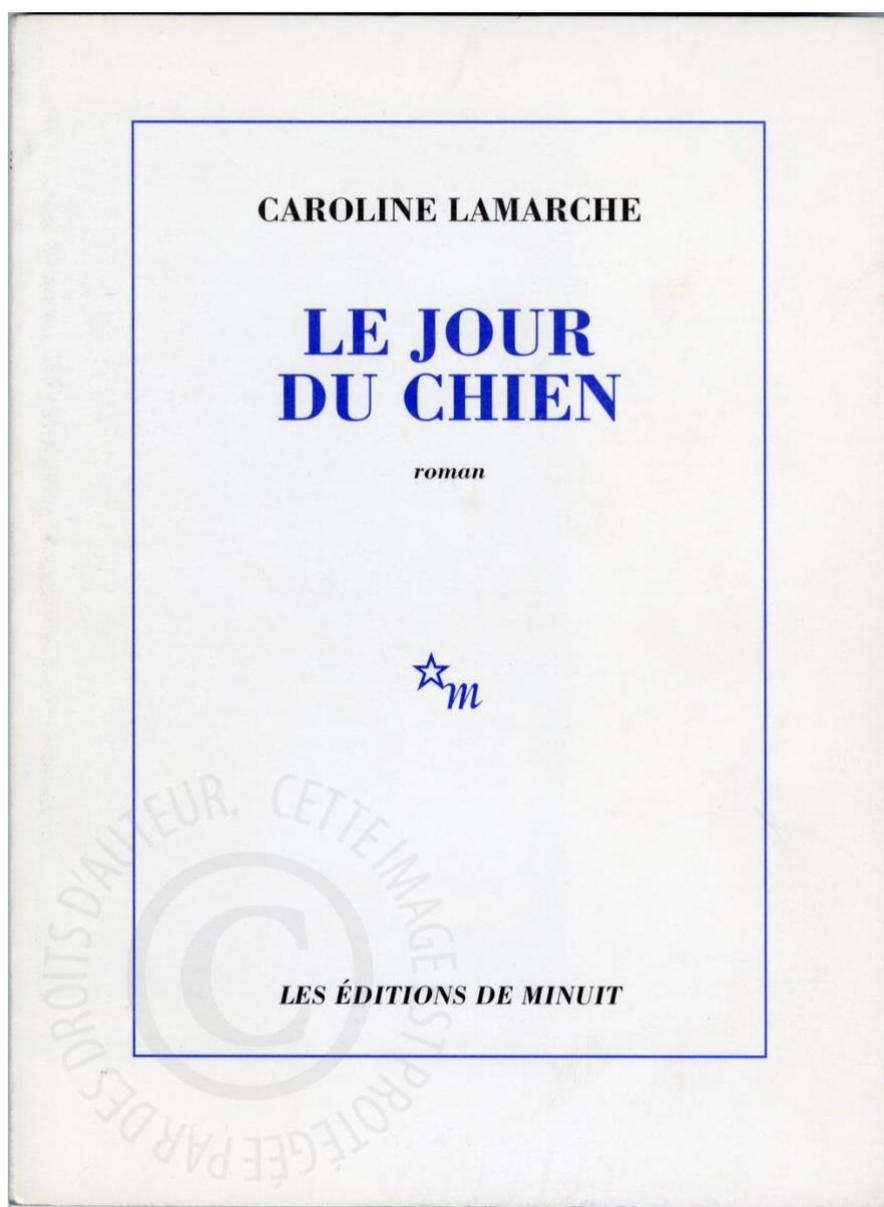
Caroline Lamarche répondant aux journalistes après la remise du prix Goncourt de la nouvelle, le 7 mai 2019
© Académie Goncourt

Caroline Lamarche se lance dans l'écriture au début des années 90 dans un contexte de crise personnelle lié notamment à des problèmes d'insomnie. Son œuvre, commencée avec un recueil de poèmes, *L'Arbre Rouge* (1991) et un roman érotique, *La Nuit l'après-midi* (1995), publié sous pseudonyme, connaît rapidement le succès et remporte de nombreux prix tels que le prix Victor Rossel pour *Le Jour du Chien* (1996) et le Goncourt de la nouvelle pour *Nous sommes à la lisière* (2019). Publiée pour l'essentiel aux éditions de Minuit et chez Gallimard à Paris et aux Impressions Nouvelles à Bruxelles, l'œuvre de Caroline Lamarche se caractérise par une grande diversité, couvrant non seulement le roman et la nouvelle mais aussi le récit, la poésie, le conte, le théâtre, la radio et les livres d'art. L'écrivaine y explore principalement, dans un style pénétrant porté par l'imaginaire, le vécu et la poésie, la condition humaine travaillée par l'animalité, la quête de sens, la soif d'union, l'espoir et la douleur.



Caroline Lamarche au lac Genval en 2013, photographie familiale © B. Grandjean

2. Le contexte de rédaction



Couverture de l'édition originale du roman *Le Jour du chien* aux éditions de Minuit en 1996 © AML (MLA 18388)

Publié en 1996 aux Éditions de Minuit, *Le Jour du Chien* est le deuxième roman de Caroline Lamarche. Il se distingue du premier par sa forme fragmentée qui l'apparente également au genre de la nouvelle, les six chapitres qui le composent étant en effet quasi autonomes et d'une densité typique du genre. Qualifié par l'auteurice de « roman par nouvelles », il entre plus officiellement dans la catégorie de ce que la critique appelle le roman « polyphonique » ou « choral », c'est-à-dire un roman présentant une diversité de voix narratives et mettant l'accent sur la subjectivité de chacun des personnages. Ce mode narratif né au XX^e siècle des expérimentations modernistes d'auteurs comme Faulkner (*Le Bruit et la Fureur*, 1929), Woolf (*Les Vagues*, 1931), des Forêts (*Les Mendiants*, 1943) ou Beckett (*Molloy*, 1951), connaît un développement considérable dans les années 90 en lien avec l'émergence de la société en réseau et sous l'influence des séries ou feuilletons télévisés à la structure narrative polycentrique comme *Twin Peaks* (1990-2017) ou *Friends* (1994-2004), et du cinéma dont la production de films choraux s'est considérablement accrue depuis la sortie

en 1993 de *Short Cuts* de Robert Altman, véritable modèle du genre. Le principal enjeu de ce procédé narratif est alors d'apporter une alternative aux conventions réalistes héritées du XIX^e siècle en proposant non plus le point de vue surplombant d'un narrateur omniscient ou d'un héros central, mais un effet mosaïque qui recompose la réalité à partir de fragments, de l'intérieur en tirant sa force de l'alternance et de la confrontation de différents points de vue.

Le Jour du Chien s'inscrit par ailleurs dans le contexte du renforcement de la cause animale et de l'émergence à la fin du XX^e siècle des études animalistes (*Animal Studies*) qui, dans le domaine des sciences naturelles et humaines, cherchent à mieux comprendre les relations homme-animal et avancent l'idée d'une continuité entre les espèces en déconstruisant le dogme de l'exception humaine et l'opposition traditionnelle entre nature et culture. Cette évolution de la place de l'animal dans les mentalités et au sein de la société est notamment marquée dans les années 90 par la parution en 1998 de l'ouvrage de référence *Le Silence des bêtes, La philosophie à l'épreuve de l'animalité* d'Élisabeth de Fontenay, par la création en 1992 de l'association belge GAIA (Groupe d'Action dans l'Intérêt des Animaux) et, en 1995, de la Fondation 30 millions d'amis en France. La période a par ailleurs été ébranlée par le scandale sanitaire de la vache folle qui a contribué, notamment par sa forte médiatisation, à alerter les citoyens européens sur les conditions de vie des animaux dans les élevages et de leur traitement comme simple marchandise. C'est aussi, en matière d'écologie, un moment décisif qui voit pour la première fois l'urgence climatique et la nécessité du développement durable officiellement reconnues et prises en charge par la communauté internationale à travers les dispositions de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (1992) qui aboutiront cinq ans plus tard au célèbre Protocole de Kyoto.



Caroline avec sa chatte Mimi (s. d.) © Louis Monier

Même si *Le Jour du Chien* ne traite de la condition animale et de la question environnementale qu'en filigrane, il est important de rappeler ce contexte car la présence animale (réelle ou métaphorique), notamment du chien, se retrouve dans plusieurs œuvres de l'autrice dont certains titres témoignent d'eux-mêmes : *L'Ours* (2000), *La Chienne de Naha* (2012), *Dans la maison un grand cerf* (2017), *La Fin des abeilles* (2022). Au fil des œuvres, on constate la cohérence de son parcours littéraire qui n'a cessé d'explorer et de suggérer avec force la part animale de l'homme et l'interdépendance des espèces. Cette cohérence se confirme par son livre de 2019, *Nous sommes à la lisière*, qui se compose de nouvelles écrites sur plus de vingt ans et qui repose sur la même trame que *Le Jour du chien* : la rencontre saisissante et révélatrice de personnages avec un animal. Ce dernier ouvrage souligne aussi l'engagement écologique de Caroline Lamarche qui, à l'aube de la sixième extinction de masse des animaux, y dévoile par l'exemple et sans dogmatisme l'intérêt vital et spirituel qu'il y a pour les hommes à préserver la biodiversité et à se reconnaître comme frères des autres espèces vivantes.

Signalons également que, comme le suggère la dédicace « Au chien aperçu le 20 mars 1995 sur l'autoroute E411 », l'écriture du *Jour du Chien* a pour origine un événement vécu par l'écrivaine. Cette rencontre troublante a été évoquée en détail dans une interview parue en 2003 dans *La Libre Belgique* :

Une présence insolite qui m'a bouleversée. Voyant ce chien, j'ai essayé de le récupérer. Il y avait une sorte de puissance dans son désarroi. J'ai immédiatement éprouvé de l'admiration pour cette bête : elle n'avait rien de fragile, rien de mièvre, mais un instinct incroyable. Tout s'est passé très vite : à deux reprises, je me suis trouvée à hauteur d'automobilistes qui, eux aussi, voulaient tenter de sauver ce chien surgi de Dieu sait où. L'échange visuel – quelques secondes – que j'ai eu avec ces conducteurs a été très fort : nous étions solidaires avec l'animal. J'ai quitté l'autoroute avec un sentiment d'impuissance. Les brèves rencontres, sur le thème de l'urgence, me touchent beaucoup. Ce jour-là, je me rendais à Bruxelles, au cinéma. Arrivée dans la salle, je me suis aperçue que je ne comprenais rien au film que je regardais : j'étais dans quelque chose d'intérieur, sur lequel, à l'instant même, je n'aurais pu mettre des mots. Rentrée chez moi, je me suis mise à écrire. Je revois cette scène, huit ans plus tard, comme si c'était il y a quelques minutes¹.

L'autoroute qui est un autre motif central du roman en tant que lieu de rencontre improbable entre la nature et l'homme et symbole d'une compartimentation des espaces/espèces. Ce motif semble aussi faire écho à des préoccupations personnelles comme en témoigne le documentaire radiophonique *L'Autoroute de trop* (2003) réalisée pour la RTBF par Caroline Lamarche contre le projet de construction d'une nouvelle autoroute en Wallonie. Un combat dont des échos se faisaient déjà entendre dans le recueil *J'ai cent ans*, notamment dans la nouvelle « Mensonge » contemporaine du *Jour du Chien* et reprise dans le recueil de 2019 *Nous sommes à la lisière*.

3. Le contexte de publication

Le Jour du Chien est publié aux Éditions de Minuit, un des plus prestigieux éditeurs français qui compte à ce jour, dans son catalogue, deux Prix Nobel de littérature – Samuel Beckett et Claude Simon –, un Prix Nobel de la Paix – Élie Wiesel – et plusieurs écrivains cruciaux comme Marguerite Duras ou Alain Robbe-Grillet, sans oublier des penseurs importants comme Gilles Deleuze, Pierre Bourdieu ou encore Jacques Derrida.

Avant cela, Caroline Lamarche n'avait publié qu'un recueil de poèmes (*L'Arbre Rouge*, 1991) et un court roman érotique (*La Nuit l'après-midi*, 1995) qui sera d'ailleurs réédité chez Minuit après le succès du *Jour du Chien* et la cessation d'activité de son premier éditeur. Elle

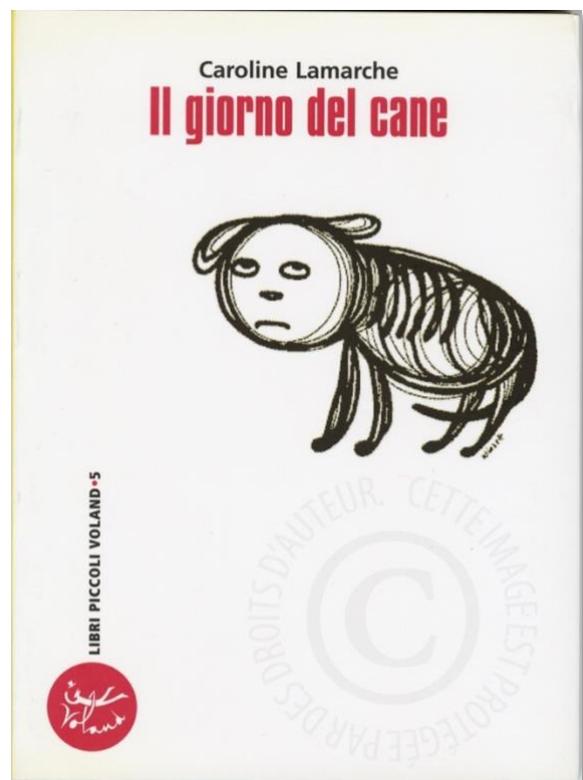
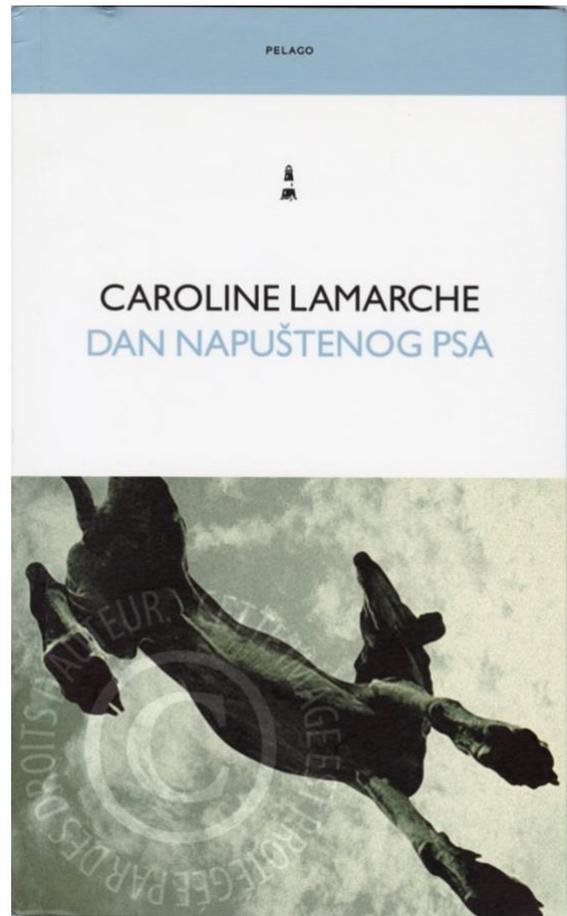
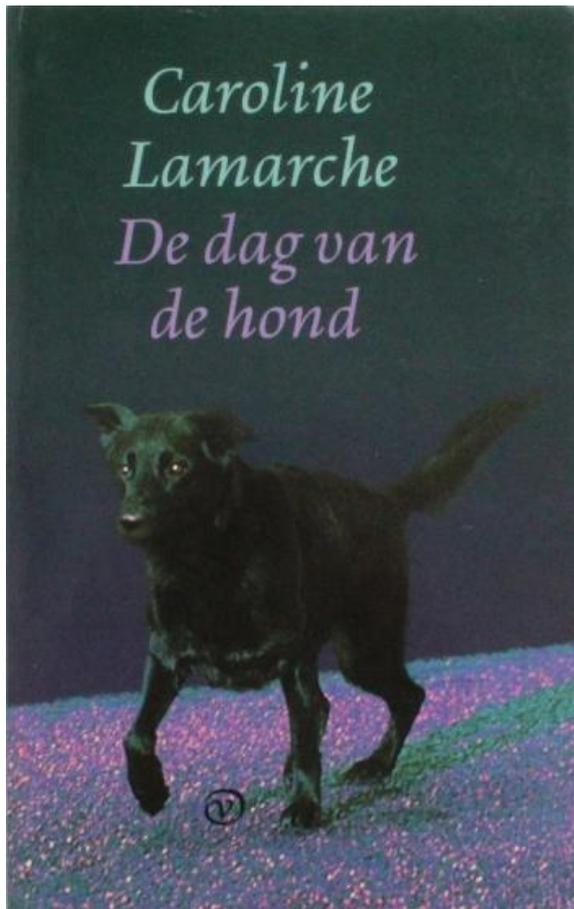
¹ Francis Matthys, « Caroline Lamarche, romancière/poète » in *La Libre Belgique*, publié le 14 octobre 2003. URL : <http://www.lalibre.be/culture/livres-bd/caroline-lamarche-romancierpoete-51b8808be4b0de6db9a9568f> [consulté le 19/07/2022].

avait aussi remporté en Belgique et en France deux concours d'écriture (La Fureur de lire et le prix RFI, 1994) qui ont contribué à lui ouvrir les portes de l'édition. Les deux nouvelles récompensées seront en effet reprises dans le recueil *J'ai cent ans* publié chez l'éditeur suisse L'Âge d'Homme la même année que *Le Jour du Chien*.

Lorsque le prix Rossel lui est attribué pour *Le Jour du Chien*, Caroline Lamarche est donc à l'orée de sa carrière et fait d'autant plus figure de révélation que ses trois premiers livres de prose sont parus en l'espace d'un an. Comme l'atteste la quatrième de couverture de l'édition originale qui ne compte pas moins de six extraits de critiques différentes, le roman jouit d'une réception enthousiaste tant en Belgique qu'en France. Du *Monde* au *Soir* en passant par *Télérama* et *Elle*, les avis sont unanimes pour saluer entre autres la force émotionnelle et les qualités stylistiques du livre. Celui-ci s'écoulera par la suite à près de 12 000 exemplaires avant d'être traduit dans plusieurs langues (dont l'italien, l'espagnol, le russe, l'ukrainien et le néerlandais) et réédité en 2012 dans la collection Espace Nord en tant qu'œuvre majeure du patrimoine littéraire belge francophone.



Affiche promotionnelle réalisée par les éditions de Minuit en 1996 consécutivement à la réception du prix Rossel © Minuit



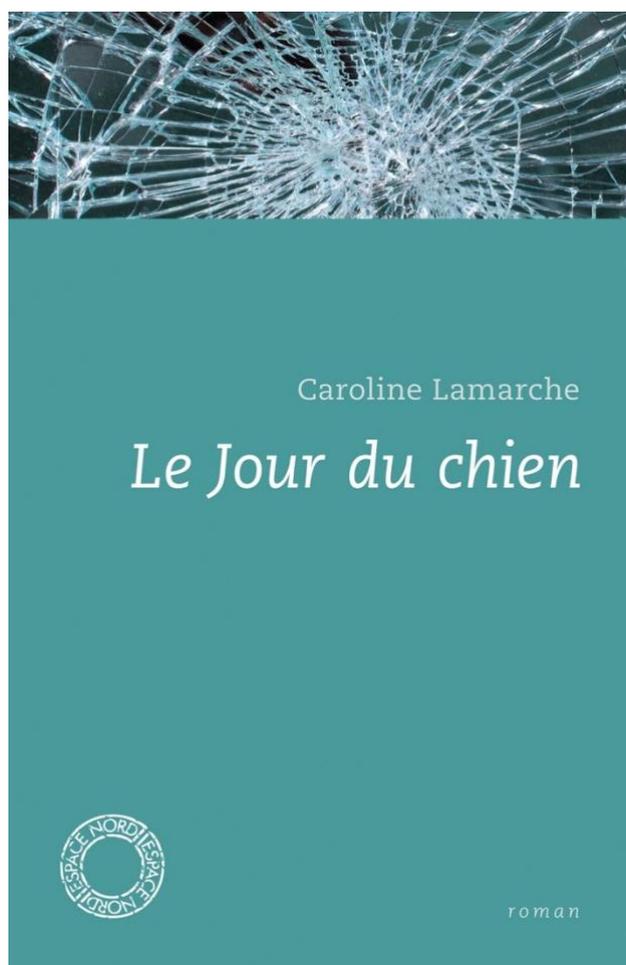
Couvertures de plusieurs traductions du *Jour du chien*.
De gauche à droite et de haut en bas : traduction néerlandaise, croate, ukrainienne et italienne.



Illustration de l'édition ukrainienne du *Jour du chien* signées Vadim Karasyov (2017)
© Anetta Antonenko Publishers

4. Le résumé du livre

En six chapitres exploitant les techniques de la nouvelle et du monologue intérieur, *Le Jour du Chien*² met en scène et confronte la réaction de différents personnages ayant fait au même instant la rencontre inopinée d'un chien perdu courant sur l'autoroute. Chacun d'eux, profondément troublé par cet incident – quasiment une apparition – et le sort incertain de l'animal, sera amené à repenser sa place dans le monde et à s'interroger à cœur ouvert sur ses choix de vie, ses manques et ses désirs profonds.



Couverture de l'édition Espace Nord du *Le Jour du chien* en 2012 © Espace Nord

1. « Histoire d'un camionneur » : Un chauffeur routier à la fibre créative, habitué à sillonner les autoroutes de Belgique et de France raconte comment il compense la monotonie et la solitude de son existence en s'inventant dans le courrier des lecteurs de divers magazines une vie plus intéressante. Alors qu'il vient d'écrire au *Journal des familles* pour leur faire part de sa rencontre avec un chien égaré sur l'autoroute, il se livre à une introspection qui, éclairée par la vision du chien, révélera une personnalité à la complexité insoupçonnée entre manque affectif et sensibilité hors norme.

² Caroline Lamarche, *Le Jour du chien*, Bruxelles, Espace Nord, 2012. Toutes les références paginées renvoyant à cette édition du livre apparaîtront dans le corps du texte entre parenthèses.

2. « **Le combat avec l'ange** » : Un abbé approchant de la soixantaine, profondément désabusé, doutant de plus en plus de sa foi et de sa vocation, rapporte comment il s'est épris d'une jeune femme avec laquelle il a passé quelques moments de complicité tranquille avant qu'elle ne disparaisse sans laisser de traces. Tandis qu'il la recherche éperdument au volant de sa voiture, c'est le chien qu'il croisera et qui finira de lui révéler le caractère insensé de sa vie vouée à Dieu et à un monde supérieur.

3. « **Un petit parasol piqué dans la crème fraîche** » : Une jeune femme se rend à « un rendez-vous de rupture » quand elle fait à son tour la rencontre du chien courant sur l'autoroute. Alors qu'elle était sûre de sa décision, la vision de l'animal abandonné la fait profondément douter et la contraint à s'interroger sans complaisance. Qu'est-ce qui la pousse à rompre systématiquement ? N'est-ce pas elle, tout compte fait, qui a peur de s'abandonner à l'autre et qui abandonne par peur d'être abandonnée ?

4. « **À Vélo** » : Un jeune homosexuel qui vient de perdre son travail après une altercation avec son employeuse, et de se brouiller avec ses amis, entreprend pour contrer la dépression et les insomnies qui le frappent des virées à vélo de plus en plus risquées sur l'autoroute jusqu'à ce que le surgissement inattendu du chien devant lui le fasse tomber et le blesse. La convalescence qui s'en suit et le souvenir poignant laissé par le chien l'entraînent à une réflexion salvatrice.

5. « **Rien à faire** » : Une femme pense à son mari décédé d'un cancer et s'interroge sur la relation conflictuelle qu'elle entretient avec sa fille (la narratrice du chapitre suivant) et qu'elle découvre sous un jour nouveau depuis qu'elles ont fait ensemble la rencontre du chien sur l'autoroute. N'a-t-elle pas bien fait en disant à sa fille, en écho aux derniers mots de son mari et alors que sa fille se démenait pour venir en aide au chien, qu' « il n'y a rien à faire » ? Ne serait-ce pas paradoxalement une façon d'inciter sa fille à faire le choix de l'espoir alors qu'elle-même n'en est plus capable ?

6. « **Le repos éternel** » : Une jeune fille qui n'est jamais parvenue à faire le deuil de son père et qui ne s'entend pas avec sa mère (la narratrice du chapitre précédent), se remémore avec fièvre le jour du chien. Ce chien en détresse ne représente-t-il pas sa propre situation, entre pulsions de vie et de mort, face à une mère qui ne la comprend pas et à une souffrance qui ne parvient pas à s'extérioriser ? Ne serait-il pas temps pour elle de chercher à sauver sa peau ?

5. L'analyse

5.1. Le jour du déclic

Le Jour du chien présente six points de vue sur un même événement. Chaque personnage y a pris part et en donne son interprétation à partir de son propre vécu et de sa propre sensibilité. L'événement en question est d'ailleurs d'autant plus sujet à de multiples interprétations qu'il implique un chien, animal dont la charge symbolique est particulièrement ambivalente et forte. Celui-ci offre alors à la réflexion des différents personnages un support polysémique particulièrement fécond à même de révéler et de stimuler leur imaginaire, et aussi, par l'identification qu'il suscite, le moyen d'atteindre leur moi profond, primitif, animal. Ce dernier point a d'ailleurs été mis en évidence par l'autrice qui, dans une interview donnée peu de temps

après la publication du *Jour du Chien*, commentait dans ce sens une citation attribuée à Marcel Proust :

« C'est quand je suis comme mon chien que je peux écrire. » [...] Ça m'a frappé. Comme s'il fallait entrer dans des émotions animales pour être capable d'aller au fond de soi-même et vers les choses importantes³.

Dans chaque histoire, le chien apporte une révélation, un éclairage neuf à la crise existentielle traversée par les protagonistes. La rencontre devient « le jour du chien », soit un jour marquant où quelque chose en eux s'est débloqué ou dévoilé.

Le narrateur de la première histoire, le camionneur, parle lui-même d' « un grand jour » (p. 17). Or, sur le moment, sa réaction laisse surtout apparaître un désarroi profond :

C'est quand j'ai crié « Un chien ! » pour la première fois que j'ai eu, soudain, envie de pleurer devant tout le monde, ou de tomber par terre, et de me laisser glisser sous les roues des voitures. (p. 12)

Cette réaction inattendue s'explique par le fait qu'il a lui-même été abandonné par ses parents et, plus tard, par sa femme. Le chien qu'il imagine avoir été « jeté dehors » (p. 15) lui renvoie son image et cela d'autant plus fortement qu'il souffre d'une grande solitude et d'un manque flagrant de reconnaissance. Les histoires qu'il diffuse dans lesquelles il fantasme sa vie et qui lui permettent de capter un peu d'attention répondent à une stratégie de compensation comme il finit par en prendre conscience lui-même :

Si j'avais appris à jouer de l'accordéon avec mon père, ou si, tout simplement, j'avais pu chanter à ses côtés [...], il me semble que je n'aurais pas eu besoin d'écrire aux journaux en m'inventant une famille. (p. 21)

Le prêtre du chapitre suivant se dit lui habité par la vision du chien et en particulier, de sa « course démente » (p. 27). Pour lui, cette vision fait d'emblée écho au désespoir qui le taraude depuis qu'il a perdu, en même temps que le sens de sa vocation, la trace de Sabine, cette jeune femme dont il est tombé amoureux et qu'il semble désirer :

Le moment où j'ai vu ce chien sur l'autoroute, lundi dernier, m'a appris, en un éclair, le nom qui m'attendait. Un chien fou, un chien perdu, un chien galopant, la mort aux trousses, voilà ce que je suis. (p. 28)

Il s'identifie au chien d'autant plus facilement qu'il se sent à la fois abandonné de Dieu et de Sabine, et qu'il est confronté aux assauts de pulsions sexuelles qui le poussent à se reconnaître dans l'image du « chien fou » et du « chien errant » pour ne pas dire en rut. Il réalise alors douloureusement qu'il n'a fait que fuir la vie en tant que prêtre et que ce qui lui reste désormais à vivre est sans consolation ni promesse de salut :

Peut-être irai-je seul, désormais, comme ce chien, seul contre la mort qui me frôle, avec cette violence aveugle dans la course qui définit la vieillesse bien mieux que les images d'acceptation sereine. Car à mon âge, on a suffisamment médité le *Eli, Eli lema sabachtani*, pour savoir qu'il n'y a, au moment crucial, ni maître ni Dieu, ni même l'ombre de l'ange comme au début de la vie, lorsque l'on est Jacob sur le point de devenir Israël, non il n'y a rien, aucun secours, sinon quelques humains rassemblés sur le bord de la route qui jettent à tous vents des appels dérisoires. (pp. 46-47)

La femme du troisième chapitre découvre de son côté, grâce à la rencontre avec le chien, les raisons de son instabilité amoureuse. Alors qu'elle reconnaît d'abord dans le chien l'homme qu'elle s'apprête à abandonner, elle prend conscience sous le poids de l'émotion qui l'envahit que c'est en fait elle qui ressemble le plus au chien par sa fuite et son refus de s'abandonner à ce qu'elle appelle « l'Immense amour » :

³ Rencontre avec Caroline Lamarche [source inconnue]. Disponible sur *Youtube*. URL : https://www.youtube.com/watch?v=R_xS9cEL7yE&feature=youtu.be, 7:02.

J'ai choisi de te quitter. Il s'agissait d'une décision rationnelle, motivée par la hauteur des vagues, et qui ne devait être suivie, selon l'usage qui est le mien, d'aucun regret. Alors pourquoi ce choc à la vue du chien ? Pourquoi avoir pensé qu'il s'agissait de toi ? Et pourquoi cette vision me poursuit-elle encore [...] ? [...] Je suis ce chien et tu en es le maître. (pp. 57-59)

Poursuivant courageusement son introspection à la recherche du « noyau dur de son désespoir », elle parvient ensuite à comprendre pourquoi elle a toujours refusé de s'engager davantage dans ses histoires amoureuses :

Quelqu'un m'a abandonnée, autrefois. Depuis j'abandonne tout le monde. (p. 53)

[...] souffrant de dépression après ma naissance, [ma mère] avait engagé une nourrice hollandaise nommée Lieve, qui s'occupa de moi avec, paraît-il, une abnégation sans bornes. Lorsque Lieve nous quitta brusquement pour soigner son propre frère, victime d'un accident de la route, j'étais âgée de neuf mois. Être privée d'une nourrice du jour au lendemain, fût-on un petit enfant sans mémoire, voilà qui, à la réflexion, peut être considéré comme un abandon, à tout le moins comme un accident de parcours digne d'attention si l'on considère que j'en ai, par la suite, reproduit avec fruit le mécanisme, déployant une aptitude remarquable à abandonner quelque chose ou quelqu'un, le moment venu, sans regarder en arrière. (pp. 56-57)

Phil, dont les virées à vélo sur l'autoroute s'assimilent aux comportements ordaliques ou aux conduites à risque, retrouve quant à lui la force d'affronter la vie. La blessure au genou qu'il a en quelque sorte reçue du chien qui l'a fait tomber est d'abord interprétée comme une source salvatrice de vie et de lumière :

Je crois savoir d'où vient cette lumière : j'ai comme une bête dans mon genou, un cœur qui bat à l'endroit de la blessure. [...] je ne suis pas mort. J'ai en lieu et place du néant, une blessure qui respire comme une bête. Et, pour la première fois depuis longtemps, je rassemble mes pensées. (p. 66)

Tandis que la vision du chien lui permet de réaliser le caractère insensé et dérisoire de toute « course à la mort volontaire » (p. 77), et d'accepter finalement son sort avec lucidité :

Comme tout le monde, je résisterai tous les jours à l'idée de la mort. Je me dirai bientôt que ce dont je souffre n'est rien de plus que ce qu'endurent les chômeurs de ma génération. Rien de moins non plus. (p. 77)

[nous] courons à perdre haleine sans que personne ne nous poursuive, ni même ne nous cherche, personne, pas même nos meilleurs amis, alors pourquoi, après quoi courons-nous ? (p. 78)

La mère du cinquième chapitre revit quant à elle dans un premier temps le décès de son mari qu'elle a toujours interprété comme une forme d'abandon (p. 84), avant de reconsidérer sa relation avec sa fille. Même si elle n'a pas vu le chien et a refusé de sortir de la voiture, elle est sûre d'« [avoir] changé » depuis que celui-ci « a croisé [s]a route » (p. 92). Elle comprend après coup la portée décisive de la phrase « il n'y a rien à faire » qu'elle a opposée à l'« exaltation » de sa fille qui croyait de son côté pouvoir sauver le chien (p. 81). Selon elle, il lui fallait dire cela pour que sa fille, portée soudainement par l'espoir et le désir d'agir, ose s'affirmer contre elle et trouver sa propre voie :

Il faudrait que je trouve une façon de mourir à ses yeux, de disparaître une bonne fois pour toutes. Peut-être l'ai-je fait, le jour du chien, sur l'autoroute, lorsque j'ai dit « Il n'y a rien à faire ». À la réflexion, oui, c'était exactement ce qu'il fallait que je dise, ce qu'il fallait qu'elle entende pour que s'éveille sa vraie nature : une fille ardente, reniant sa mère pour voler au secours d'une bête abandonnée. (pp. 89-90)

[...] me voilà mère enfin : j'ai donné naissance à Anne en me détournant d'elle. Par mon refus de regarder le chien, j'ai rendu à Anne son pouvoir. Désormais elle est seule. Car tout en moi se redresse et proclame : « Il n'y a rien à faire ». (p. 92)

Anne, la fille de la narratrice du chapitre précédent, vit la rencontre avec le chien de façon très émotionnelle, au point d'attribuer son nom au chien et de le voir comme son double. Elle

est surtout saisie par la détermination de sa course qui lui donne soudainement confiance en elle et le courage de s'affranchir de sa mère à laquelle elle s'estimait jusque-là « soumise » (p. 98). Comme l'a très bien ressenti la mère, leur divergence sur l'attitude à adopter face à la situation sera décisive en entraînant le désir d'émancipation d'Anne en même temps que son rejet du désespoir maternel :

[...] je suis rentrée dans la voiture, et maman m'a dit : « Il n'y a rien à faire. » Pauvre maman, ai-je pensé, et à ces mots je me suis sentie délivrée, simplement parce que je cessais de la détester, de lutter contre elle, pour la plaindre. Pauvre maman qui ne sait pas que tout reste à faire, même quand l'espoir disparaît à l'horizon avec la silhouette d'une bête. (p. 104)

J'ai maintenant des muscles aussi puissants qu'elle, un instinct phénoménal me guide, je sais qu'elle [le chien] va s'en sortir, je le sais. Je ne pleure pas, je ne suis plus faible et muette, j'ai des muscles d'acier, un souffle inépuisable, une volonté qui me sort de l'enfer. (p. 105)

5.2. Identités en crise et quête de réconciliation

Les six protagonistes du roman ont tous pour point commun d'être dans une situation de crise au moment de leur rencontre avec le chien. Pour des raisons diverses, ils témoignent tous d'un état d'abattement et d'une grande sensibilité qui les poussent à s'identifier au chien qu'il soit, selon les interprétations, perdu, errant ou abandonné. En tous les cas, cette identification, qui est dans le langage courant exclusivement péjorative quand elle s'applique à l'homme, révèle chez chacun d'eux un manque d'estime flagrant ou de reconnaissance lié, de toute évidence, à une difficulté de trouver leur place dans la société. Ce dernier point est d'ailleurs plus ou moins reconnu par les différents personnages à l'image, par exemple, du camionneur qui, outre le fait qu'il supporte mal la solitude, s'amuse constamment à déjouer les clichés qui accompagnent sa profession, et dont les mots sont à ce sujet particulièrement frappants :

Les journaux, c'est pareil, ils savent pas trop où me caser, je suis comme un fruit-légume, un truc hybride, mais c'est touchant, un camionneur dans la rubrique « cœur » d'un magazine, c'est viril et fragile [...] (p. 16)

L'histoire que celui-ci rapporte au sujet de ces fruits-légumes, en fait des tomates-cerises qui ont été bloquées à la frontière parce que non répertoriées, est intéressante à relever car la parabole qu'il en tire pour lui-même fonctionne pour l'ensemble des personnages. Parce qu'ils sont empêtrés dans leurs contradictions et/ou souffrent d'une certaine marginalisation sociale ou affective, tous sont en effet d'une certaine manière des êtres hybrides, non conformes bloqués à la douane, à la frontière. Rappelons ainsi (à grands traits) que :

1. Le camionneur est à l'antipode des clichés attribués à sa profession : un homme fluët, lecteur de magazines féminins et sensible au point d'être végétarien et de s'émouvoir pour la cause animale (« [...] combien j'aimerais dire au monde que négliger les bêtes, c'est comme d'encourager l'esclavagisme, c'est aussi grave [...] », [pp. 13-14]). Doué par ailleurs d'un sens du détail et de la narration, il affirme avoir « des choses à dire, même s'il n'a pas fait d'études » (p. 9).
2. L'abbé Jean, de par son statut d'homme d'église, ne peut aimer Dieu et en même temps se livrer à l'amour terrestre. Il ne peut pas non plus quitter sa charge, à près de soixante ans, sans renier la quasi-totalité de son existence passée au service de la religion et son âge ne lui laisse finalement que peu d'espoir de refaire sa vie.
3. La narratrice du troisième chapitre est une femme abandonnée abandonnante (« Quelqu'un m'a abandonnée, autrefois. Depuis j'abandonne tout le monde » [p. 53]) et profondément tiraillée entre un amour dévorant et un désir d'autonomie face à la domination masculine qu'elle ressent et exprime à demi-mot.

4. Phil est un jeune homosexuel qui semble cultiver une certaine androgynie (p. 68) et qui a été, pour cette raison, renié par son père (p. 71) et est en conflit avec son employeuse (p. 68). Son parcours professionnel est par ailleurs chaotique et il n'a pas pu faire d'études. Il dit lui-même être « sorti des rails » (p. 72).
5. La mère d'Anne se voit comme un homme depuis le décès de son mari. Elle vit difficilement sa maternité (pp. 86-87) de même que sa féminité qu'elle associe visiblement à la faiblesse (« [...] ce n'est qu'une enfant sans pouvoir de la famille des femmes », [p. 89]).
6. Anne est mal acceptée par sa mère et se plaint d'être souvent prise pour un homme malgré son désir de plaire (« [...] j'aimerais qu'on me dise [...] ce qu'il faut dire [...] aux gens pour qu'ils cessent de m'appeler monsieur parce que j'ai les cheveux très courts et une carrure de débardeur, et des petits seins, et peur de marcher comme les filles marchent » [pp. 96-97], « [...] un policier me sauverait, je serais maigre alors, ou plutôt très mince, [...], et il verrait tout de suite que je ne suis pas un garçon », [p. 97]).

De ces situations compliquées et des lourdes tensions internes qu'elles impliquent découle une importante souffrance chez chacun des personnages qui se traduit par divers troubles comme la mythomanie, la dépression (avec parfois tentation suicidaire), la fuite en avant, l'insomnie, la boulimie, et même des comportements ordaliques et l'addiction (au sirop calmant).

Face à tant de souffrance, la rencontre avec le chien aura alors un effet libérateur en amenant les personnages à s'identifier à lui et, par ce biais, à leur faire éprouver leur nature animale derrière leur « moi » social construit et aliénant. Cette expérience leur permettra en effet de dépasser leurs déchirements identitaires et d'accéder à une meilleure connaissance d'eux-mêmes, voire à une réconciliation avec eux-mêmes. Le rapprochement avec l'animal les aidera aussi à se sentir partie intégrante de la nature et à accueillir les bienfaits du printemps dont les bourgeons et la lumière si particulière, plusieurs fois mentionnés par les personnages, constituent de toute évidence une force consolatrice les reliant à la vie. Les derniers mots du camionneur en témoignent expressément :

[...] je n'oublierai [jamais] ce chien abandonné qui courait dans la lumière des bourgeons [...]. Il faudrait que je boive cette lumière tous les jours, dans mon camion, au lieu du sang des abattoirs. (p. 26)

De même que ceux de la mère d'Anne :

Le jour où Anne a aperçu ce chien, je n'ai vu, moi, en dehors de la route et de la carte que je tenais entre mes doigts, qu'un arbuste, d'une légèreté délicieuse, qui semblait m'adresser des signes depuis le terre-plein central. Un de ces miracles du printemps qui éclosent bien avant que les arbres ne montrent la moindre feuille. (p. 88)

Ou encore le constat du prêtre Jean qui découvre, malheureusement trop tard, l'erreur de son engagement sacerdotal justement par son caractère contre-nature, son combat avec l'ange se révélant au bout du compte être un combat avec la nature elle-même.

La contradiction existante entre l'être social des personnages paradoxalement ségréatif et leur nature animale unificatrice, commune à tous, apparaît aussi dans la façon dont les personnages vivent et interprètent leur rencontre entre eux sur l'autoroute. En même temps qu'ils semblent pris d'un puissant élan de solidarité pour l'animal, ils restent globalement divisés et ne parviennent pas à établir entre eux un contact décisif ou même à se prêter par après des intentions particulièrement louables. La méfiance reste largement de mise. Anne, engluée dans l'autodénigrement, considère par exemple que la bonté qu'elle ressent au contact du prêtre, dont elle a saisi le bras, ne « s'adressait pas à [elle] » (p. 104) et que la jeune femme en rouge alors en larmes était « trop belle pour avoir besoin de qui que ce soit » (p. 104). Elle ira jusqu'à

penser que le prêtre fait semblant d'appeler les secours et qu'elle est la seule à porter le chien dans son cœur (pp. 104-105). De même, Phil renonce à croire que le camionneur a tenté de lui venir en aide alors que l'intention est plus tard attestée par Anne :

Un instant j'ai cru qu'il désirait attirer l'attention sur moi, car je suis resté un long moment prostré sur le sol, tant la douleur de mon genou était vive. En réalité, il avait aperçu, comme chacun de ceux qui s'arrêtèrent, le chien. (p. 74)

J'ai vu le camionneur se pencher vers le vélo, et le jeune homme se relever, puis retomber. (pp. 103-104)

Autant la rencontre avec l'animal leur confère une certaine clairvoyance sur eux-mêmes, autant les personnages semblent demeurer aveugles à leurs interrelations et à la source d'espoir et de réconfort qu'elles peuvent représenter. Cela dit, le lecteur ne peut qu'être surpris dès le début par le peu de cas que suscite chez les autres personnages la présence de Phil à vélo sur l'autoroute. N'est-ce pas en réalité un événement aussi, voire plus perturbant que la course du chien sur l'autoroute ? À ce sujet, seul le camionneur s'interroge, mais brièvement et sans pour autant se départir d'une certaine défiance qui tranche assez nettement avec la compassion ressentie pour le chien :

[...] il paraît qu[e le chien] a traversé sur toute la largeur, quelqu'un l'a dit, le cinglé qui faisait du vélo. Je n'ai pas eu le temps de lui demander ce qu'il faisait avec sa bécane sur l'autoroute, d'ailleurs, il en était tombé [...] (p. 24)

Mais si cela montre d'une certaine façon que les personnages sont dans l'ensemble enfermés dans leurs subjectivités et leurs propres problèmes d'égos, le sentiment d'osmose et de communion entre les différents personnages n'est pas du tout exclu. Celui-ci trouve d'abord à s'exprimer de façon quelque peu paradoxale avec le prêtre qui voit dans le groupe qu'il compose avec les autres personnages une métaphore de l'humanité :

[...] non il n'y a rien, aucun secours, sinon quelques humains rassemblés sur le bord de la route qui jettent à tous vents des appels dérisoires. (p. 46)

Image qui se trouve d'ailleurs renforcée par une remarque de Phil qui de toute évidence y fait subtilement écho :

[...] je me souviens que nous étions au moins une demi-douzaine à vouloir le sauver. À proclamer, par nos appels, nos gesticulations, nos conciliabules fiévreux en bordure d'autoroute, une impuissance aussi vaste que le ciel. (p. 74)

La mère d'Anne décrit elle aussi à sa manière le lien invisible qui s'est formé entre les personnages, même si elle s'en exclut elle-même, en le comparant à la solidarité qu'elle a pu observer dans les salles d'attente des hôpitaux entre les familles des malades du cancer :

[...] je sentais, autour de moi, une certaine animation créée par les gens qui s'étaient arrêtés pour le chien. Je me sentais exclue de leur groupe, et cependant baignée de leur présence comme par autant de pétales clairs. Quand Nico était à l'hôpital pour sa chimiothérapie et que je patientais dans les salles d'attente ou les couloirs, je regardais alentour et je voyais se tisser des réseaux d'énergie entre les gens. J'observais leurs gestes et j'écoutais leurs paroles comme on observe les étoiles au mois d'août, qui scintillent, lointaines et pourtant si proches, sur les drames de la terre. Je me disais : s'il y a un cataclysme, brusquement dans ce couloir d'hôpital, tous seront solidaires, tous frères et sœurs. (p. 88)

Enfin, il y a Anne qui sur un peu plus d'une page (pp. 103-104) s'exprime plusieurs fois en « nous » pour raconter ce qui s'est passé. Le lien invisible mentionné par la mère se matérialise alors sous les yeux du lecteur et se trouve d'autant plus tangible qu'Anne ressort, comme cela a été dit plus haut, considérablement revitalisée par cette expérience qui l'incitera à faire le choix de l'espoir avec malgré tout, il est important de le remarquer, l'aide déterminante de sa mère.

Si la communion qui se crée ainsi progressivement jusqu'à la fin du roman n'apparaît pas forcément comme une évidence aux différents personnages, elle n'en est pas moins réelle pour le lecteur qui, grâce à la confrontation des différents points de vue des protagonistes permise

par le roman choral, parvient à la percevoir de façon tangible. Au lieu d'une vision naïve, trop belle pour être vraie, il y trouve de plus une complexité extrêmement fidèle à la réalité des rapports humains en même temps que s'impose à lui toute la maîtrise de la romancière qui a su créer, avec un art de la suggestion exceptionnel et en tirant parfaitement parti de l'effet mosaïque du roman polyphonique, de subtils jeux d'échos et de miroirs entre ses personnages et leurs différents regards pour révéler une image saisissante de notre humanité entre solitude existentielle et quête de réconciliation.

6. Les séquences de cours

6.1. Imaginer la quatrième de couverture à partir du paratexte

UAA 2 – réduire, résumer, comparer, synthétiser & UAA 5 – s'inscrire dans une œuvre culturelle et amplifier

Pour introduire la lecture du roman et susciter la curiosité :

- Montrer tout d'abord les couvertures des deux éditions (Minuit avec le bandeau « Prix Rossel 1996 », et Espace Nord) pour dévoiler le titre du roman, le nom de l'auteur et une illustration
- Projeter l'étiquette générique, la dédicace, l'épigraphe et les titres des différents chapitres :

Caroline Lamarche, *Le Jour du Chien*, roman, 1996

« *Au chien aperçu le 20 mars 1995 sur l'autoroute E411* »

« *Le chien, dit-elle, le chien que nous avons laissé. Je n'arrive pas oublier ce pauvre chien. » La sincérité de son chagrin me surprit car nous n'avions jamais eu de chien.*

Vladimir Nabokov

Table des matières :

Histoire d'un camionneur

Le combat avec l'ange

Un petit parasol planté dans la crème fraîche

À vélo

Rien à faire

Le repos éternel

- Demander aux élèves d'écrire par deux la quatrième de couverture du livre en une douzaine de lignes.
- Comparer les différentes productions entre elles en les faisant lire et ensuite avec la quatrième de couverture de l'édition Espace Nord :

Un chien perdu court le long d'une autoroute. Six témoins s'arrêtent. Un camionneur qui trompe sa solitude en s'inventant une autre vie ; un prêtre touché par l'amour ; une femme face à une rupture ; un jeune homosexuel en quête d'une raison de vivre ; une mère veuve et sa fille, isolées dans leur peine. Chacun verra dans cet incident le reflet de son drame intime. Comme si, dans tout vie, il devait y avoir un « jour du chien », qui serait aussi celui d'une révélation.

(Pierre Mertens)

6.2. Recherche sur les chiens dans la littérature

UAA 1 – rechercher : collecter l'information et en garder des traces & UAA 2 – réduire, résumer, comparer et synthétiser

- Après avoir lu le livre, demander aux élèves de rechercher en sous-groupes d'autres œuvres mettant en scène un ou des chiens – ou si l'on veut, un animal – dans la littérature mondiale du XX^e siècle et du XXI^e siècle : *L'Appel de la forêt* (1903) et *Croc-blanc* de Jack London (1906), *Cœur de chien* de Mikhaïl Boulgakov (1925), *Niki, ou l'histoire d'un chien* de Tibor Déry (1957), *Chien blanc* de Romain Gary (1970), *Le Joker* de Jean Muno (1972), *Mon Chien Stupide* de John Fante (1985), *Calvaire des chiens* de François Bon (1990), *L'esclave vieil homme et le molosse* de Patrick Chamoiseau (1997), *Chien : confession à midi* de Paul Nizon (1998), *Tous doivent être sauvés ou aucun* de Véronique Bergen (2018), etc.
- Répartir les œuvres entre les groupes et demander à chacun d'eux d'établir le portrait des chiens et leurs rôles dans le texte littéraire choisi ou reçu.
- Le ou les comparer au chien du *Jour du Chien*.
- Mettre en place une réflexion sur l'évolution et la complexité du regard humain sur l'animal et l'animalité, puis débattre sur la pertinence de la distinction entre l'homme et l'animal en introduisant des éléments de réflexion issus des études animalistes (cf. *Le contexte de rédaction*).



Caroline Lamarche avec sa chienne Chiquita au parc Solvay (1999) © Alice Piemme, AML (AML P 224/7)

6.3. Ateliers d'écriture

6.3.1. Écrire une lettre fictive à l'autrice

UAA 5 – s'inscrire dans une œuvre culturelle et amplifier

Après avoir présenté l'autrice (de préférence par l'intermédiaire d'une vidéo, cf. *Bibliographie*), demander aux élèves d'imaginer qu'ils ont vu, eux aussi, un chien courir sur l'autoroute E411 et d'écrire une lettre ou un courriel à Caroline Lamarche pour lui raconter ce qu'ils ont vu et fait, ainsi que ce qu'ils ont ressenti en faisant des parallèles avec les réflexions et attitudes des personnages du roman.

6.3.2. Écrire un monologue intérieur dans l'esprit du *Jour du Chien*

UAA 5 – s'inscrire dans une œuvre culturelle et transposer

- Regarder les trois films du triptyque *Trois Couleurs* de Krzysztof Kieślowski (films choraux franco-helvéto-polonais de 1993 et 1994) ou seulement les trois passages où les protagonistes des différents films aperçoivent une personne âgée essayant avec difficulté de jeter une bouteille dans une bulle à verre⁴. Dans ce dernier cas, contextualiser les extraits en projetant les trois bandes-annonces et en présentant le principe du triptyque cinématographique ainsi que chacun des personnages et les épreuves qu'ils traversent (deuils pour Julie, divorce pour Karol, incertitude affective et inquiétude pour son frère toxicomane en ce qui concerne Valentine).
- Demander aux élèves de choisir un des trois personnages et d'écrire du point de vue de celui-ci un monologue intérieur en « je » dans l'esprit du *Jour du Chien*, mais à partir de la vision de la personne âgée.
- Les élèves ayant choisi des personnages différents pourront travailler par trois dans le but de regrouper leurs textes dans un roman choral suivant l'ordre des trois films et devront pour cela créer des liens entre leurs textes.

6.3.3. Comparer *Le Jour du Chien* avec le film choral *Chacun cherche son chat* de Cédric Klapisch

UAA 2 – réduire, résumer, comparer, synthétiser

- Regarder le film *Chacun cherche son chat* après avoir indiqué aux élèves qu'il s'agit d'un film choral et qu'il est sorti la même année que *Le Jour du Chien*.
- Comparer les deux œuvres en commençant par leurs titres.
- Amener une réflexion sur la symbolique animale et sur ce qui distingue le roman choral du film choral et sur l'apport du procédé choral en général (cf. *Le contexte de rédaction*).

⁴ Les passages en question se trouvent à 40:43 dans *Bleu*, à 09:27 dans *Blanc* et à 1:29,52 dans *Rouge*.

7. Bibliographie

7.1. Œuvres de Caroline Lamarche

- L'Arbre rouge*, Paris, Caractères, 1991.
La Nuit l'après-midi, Paris, Spengler, 1995 ; Paris, Minuit, 1998.
J'ai cent ans, Lausanne, L'Âge d'homme, 1996 ; Paris, Le Serpent à Plumes 1999 et 2006.
Le Jour du chien, Paris, Minuit, 1996 ; Bruxelles, Espace Nord, 2012.
L'Ours, Paris, Gallimard, 2000.
Twee vrouwen van twee kanten / Entre-deux avec Hilde Keteleer, Liège, Le Fram, 2003.
Lettres du pays froid, Paris, Gallimard, 2003.
Carnets d'une soumise de province, Paris, Gallimard, 2004.
Karl et Lola, Paris, Gallimard, 2007.
La Barbière, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2007.
La Chienne de Naha, Paris, Gallimard, 2012.
Mira, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2013.
La Mémoire de l'air, Paris, Gallimard, 2014.
Dans la maison un grand cerf, Paris, Gallimard, 2017.
Nous sommes à la lisière, Paris, Gallimard, 2019.
L'Asturienne, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2021.
La Fin des abeilles, Paris, Gallimard, 2022.

7.2. Publications sur *Le Jour du Chien* et Caroline Lamarche

- Arnaut Daniel, « Lecture » in Caroline Lamarche, *Le Jour du chien*, Bruxelles, Espace Nord, 2012.
- Delmez Françoise, « Sorcière du quotidien et du banal » [Critique de *J'ai cent ans* et du *Jour du Chien* de Caroline Lamarche], in *Le Carnet et les Instants*, n°94, Bruxelles, 15 septembre – 15 novembre 1996. URL : <http://www.promotiondeslettres.cfwb.be/index.php?id=lejourduchienjaicentanslamarche> [consulté le 05/06/2022].
- Guillaume Vincent, « *Le Jour du chien*, Caroline Lamarche » in *10 œuvres-clés de la littérature belge*, Namur, Primento éditions, 2011, pp. 77-88.
- Michaux Ginette, « Caroline Lamarche » in *Roman-récit*, Carnières-Morlanwelz, Lansmann, 2006, pp. 99-139, « Chaire de poétique ».
- Paque Jeannine, « Une subversion sans tapage : Caroline Lamarche » in *Le Carnet et les Instants*, n°187, Bruxelles, 1^{er} juillet – 30 septembre 2015, pp. 47-49.

7.3. Entretiens avec Caroline Lamarche

- Buekens Sara, Lamarche Caroline, « La nouvelle comme lieu de rencontre. Entretien de Caroline Lamarche avec Sara Buekens autour de *Nous sommes à la lisière* » in *Literature.green*, juin 2019. URL : <https://www.literature.green/la-nouvelle-comme-lieu-de-rencontre-2/> [consulté le 05/06/2022].
- Francis Matthys, « Caroline Lamarche, romancière/poète » in *La Libre Belgique*, 14 octobre 2003, URL : <http://www.lalibre.be/culture/livres-bd/caroline-lamarche-romancierpoete-51b8808be4b0de6db9a9568f> [consulté le 05/06/2022].

Fanchette Frédérique, « Caroline Lamarche : “La cane frappait au carreau” » in *Libération*, 15 mars 2019. URL : https://next.liberation.fr/livres/2019/03/15/caroline-lamarche-la-cane-frappait-au-carreau_1715379 [consulté le 05/06/2022].

7.4. Vidéos et émissions de radio

Rencontre avec Caroline Lamarche, source inconnue. URL : https://youtu.be/R_xS9cEL7yE [consulté le 05/06/2022].

« Caroline Lamarche », in *Littérature au présent 51 auteurs belges*, Bruxelles, La Maison d’à côté, 2005.

Butel Ivan, *L'Europe des écrivains – La Belgique*, Arte France, 2015. (Bande annonce : https://boutique.arte.tv/detail/europe_ecrivains_serie).

« Vinciane Despret & Caroline Lamarche », rencontre organisée par Passa Porta à Bruxelles le 30 mars 2019. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=QlG3Bj9Ryy8> [consulté le 05/06/2022].

Sous couverture, « Caroline Lamarche, *L'Asturienne* », RTBF, le 10 octobre 2021. URL : https://www.rtbf.be/auvio/detail_caroline-lamarche-l-asturienne?id=2819426 [consulté le 05/06/2022].

À portée de mots, « Rencontre avec Caroline Lamarche : *La Fin des abeilles* », le 1^{er} mai 2022. URL : <https://www.rtbf.be/article/rencontre-avec-caroline-lamarche-la-fin-des-abeilles-ed-gallimard-10981675> [consulté le 05/06/2022].

7.5. Sitographie

Site internet de Caroline Lamarche : www.carolinelamarche.net [consulté le 19/07/2022].

Site internet de l’atelier de lecture de Caroline Lamarche à Passa Porta : <https://www.passaporta.be/fr/series/club-de-lecture-de-caroline-lamarche> [consulté le 19/07/2022].

Page consacrée à l’auteur sur le site *Bela.be* : <http://www.bela.be/auteur/caroline-lamarche> [consulté le 19/07/2022].

Page consacrée à l’auteur sur le site Objectif Plumes : <https://objectifplumes.be/author/caroline-lamarche/> [consulté le 19/07/2022].

7.6. Pour aller plus loin

Carrié Fabien et Traïni Christophe, *S'engager pour les animaux*, Paris, PUF, 2019.

Grenier Roger, *Les Larmes d'Ulysse*, Paris, Gallimard, 1998.

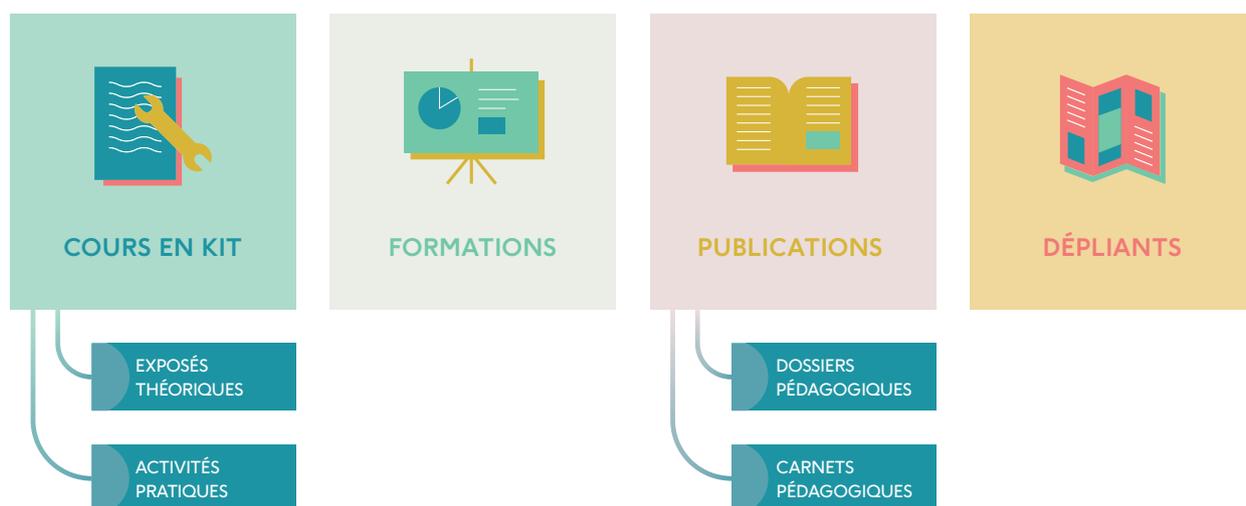
Labrecque Maxime, *Le Film Choral : Panorama d'un genre impur*, Québec, *L'Instant même*, 2017.

Touya Aurore, *La Polyphonie romanesque au xx^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

Vanden Eeckhoudt Michel, *Chiens*, Paris, Marval, 1997.

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.